

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 33

Artikel: La dernière pensée de Weber : [suite]
Autor: Giron, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186516>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J'en reviens maintenant au « Ochsenbraten » de Munich :

« Au milieu de la grande place clôturée, réservée pour celui-ci, s'élevaient trois tribunes, deux pour les spectateurs et une pour la musique; un peu en arrière de ces trois tribunes se trouvait l'appareil, une sorte de four mobile, devant servir au rôti. Le bœuf, débarrassé de son intérieur, était enfillé à une broche de calibre, qui elle-même était mue lentement par une machine à vapeur. Aux deux côtés de l'animal, au-dessous, brûlait un feu alimenté par du coke, et entre les deux grilles contenant le feu, se trouvait un réservoir destiné à recueillir la graisse qui coulait le long de l'animal et qui était transmise à celui-ci au moyen d'un second réservoir placé au haut de l'appareil.

Dans ces dispositions et sous la direction de quelques cuisiniers, l'appareil fonctionna pendant deux jours, durant lesquels bon nombre de personnes s'empressaient d'aller voir les différents préparatifs, la machine et les progrès du rôtissage. Que d'impatients ! Les uns venaient, restaient un instant, s'en retournaient, puis revenaient encore et ainsi plusieurs fois pendant la journée, toujours en se demandant si ce ne serait pas bientôt terminé; les autres — les pessimistes — avec leur malin sourire semblaient vouloir dire : « Allez, vous attendrez encore longtemps ! » Et ainsi de suite, chaque physionomie exprimait différemment les pensées intérieures.

Il faisait bien chaud et le soleil qui jetait d'ardents rayons semblait vouloir ne pas seulement augmenter la chaleur qui entourait la pauvre bête, mais encore rôtir ceux qui venait la voir. Que de fois n'entendait-on pas un des curieux s'écrier en soupirant : « Bon Dieu ! Le bœuf n'est pas encore brun et moi je le suis déjà. »

Enfin le dernier jour arriva, les feux furent éteints, le bœuf enlevé et la distribution et la vente des portions commença. De nombreux curieux se réjouissaient de voir la grimace que feraient ceux qui recevraient les premières portions; mais le rôti fut trouvé si excellent que tout le monde voulut en avoir. Il va sans dire que, quoique la chair ait été de part en part soumise à l'action de la chaleur, quelques parties à l'entour des os ne furent pas aussi tendres que celles découpées premièrement.

J'ajouterais que le bénéfice net (103 marks) de cette entreprise a été versé en mains des autorités en faveur d'une œuvre de bienfaisance.

ALVINI.

Lè tavans à Merceli.

Tsacon a z'ao z'u étâ pè Cossené, que sè trâovè su la route coumeint on va dâi Linnardès à Tsamp-colomb. Tsacon sâ assebin que du la gâra dâi Grandsmoulin lâi a onna pousta po menâ lè lettrès et lè z'écouessi amont lè coûtes et por amenâ avau lè paquiets et lè mots dè beliet que dussont

parti avouè lo trein, et que l'est lo bon vilho Merceli qu'est lo poustillon et lo conduteu dè cllia petita déligence, qu'a su lo derrâi 'na boâite po lè lettres, que lè dzeins patets que sont trâo tard po lè portâ ào bureau, ào bin lè z'amoeirâo pressâ, traçont après la cariole quand Merceli s'einbantsè po la gâra po lè z'einfatâ dein cllia boâite.

Lo delon dè l'abbayi à Martchand, que crayò, fasâi tant tsaud que lè tavans que ne trovâvont perein a rupâ nion-cein, sè son met à dévorâ la Toinette à Merceli, onna brâva vîlhie cavala que cognâi lo tsemin dè la gâra tot coumeint sa catsetta, et fasâi pedi dè vairè cllia pourra bête totânaire dè tavans. Y'ein avâi tant, que n'ivâi pas moïan dè lâo pliantâ à ti onna boutse cauquière part po lè z'einvoyi à la montagne, et lè faillai dzoure, kâ po lè z'émotselhi, cein n'arâi rein servi, fasont niola.

Quand don Merceli arrevâ à Cossené du la gâra, cé certain delon, s'arrêta devant lo bureau dè la pousta, et tandi que lâi portè lè sa et lè paquiets, la pourra cavala, dépelâ pè clliâo pestès dè mot-sès, tapâvè lo pavâ dâi quattro pi, sécosâi la téta et s'équivatâvè po s'ein débarassi. Adon passè on farceu que ribliè avoué la man lo pétro dâo tsébau, qu'accrotsè dinsè on einbottâ dè tavans et que lè z'einfatâ dein la boâite po lè lettres. Quand Merceli arrevâ avoué sè clliâ po l'âovri, sè démausiauvè dè rein; mâ à l'avi que l'âovrè la portetta : bzzzzeee ! lè petites bêtes saillont ein bordeneint et s'einvolont dè ti lè cotés, que lo bravo Merceli, tot ein colère, est d'obedzi dè sè remouâ po lè laissi passâ, et dè s'essuvi lo front avoué lo revai dè sa mandze ein deseint : Eh ! clliâo pouésions dè tavans ! sè conteintont pas dè dévorâ la Toinette, faut onco que vignont medzi mè lettres... Faut faillai que la Confédérachon lai mettè oodrè !

LA DERNIÈRE PENSÉE DE WEBER.

VII.

Un jour Elise semblait plus rêveuse et plus mélancolique encore que d'habitude. Elle parlait à peine et pourtant ses traits étaient reposés et un léger coloris couvrait ses joues. Pour la croire malade, il aurait fallu le savoir.

— Monsieur Albert, dit-elle tout à coup, vous allez me trouver bien bizarre et bien fantasque.....

— Parlez, mademoiselle.

— Je voudrais vous entendre jouer la dernière pensée de Weber. Mlle Eugénie aurait la bonté de vous accompagner sur le piano.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle.

— Eh bien ! on va envoyer chercher votre instrument; n'est-ce pas, petite mère ?

Mme de Mordreux n'avait pas de refus pour sa fille. Une demi-heure après le morceau était exécuté avec le sentiment le plus exquis. Elise écoutait ravie, et pourtant comme une pensée plus que triste se lisait sur son visage, et sa mère qui la dévorait du regard, voyait ses grands yeux bleu se noyer de larmes.

— Ma fille, dit-elle lorsque le duo fut fini, je ne veux plus qu'on joue ce morceau devant toi, tant que tu ne sera pas tout à fait rétablie.

— Oui, mais promettez-moi, dit Mlle de Mordreux, le regard brillant et avec une singulière exaltation, que si

je meurs, on exécutera près de ma couche funèbre, le jour de ma mort, la dernière pensée de Weber arrangée en symphonie.

— Oh ! ciel, qu'a donc ma pauvre Elise, s'écria Mme de Mordreux en se précipitant vers sa fille et en la serrant sur son cœur. Puis craignant que ce ne fut le manque d'air qui réagissait sur cette nature éminemment nerveuse elle courut ouvrir la fenêtre.

Alors Mlle de Mordreux implora M. de Montbrun d'un regard d'une éloquence indicible.

— Elise, je vous le promets, murmura Albert, qui crut à un étrange caprice de la pauvre malade.

Cette scène, aussi palpitante qu'inattendue, avait produit une profonde impression. Mme de Mordreux y vit encore un de ces pressentiments que paraissait avoir Elise de sa fin prochaine. Elle fit appeler Mr Bertel.

L'éminent docteur déclara de nouveau que Mlle de Mordreux n'avait aucune maladie organique, que le mal dont elle était atteinte échappait à la science, et qu'il n'y avait aucun traitement spécial à suivre.

— Je ne crois pas que mademoiselle votre fille courre de danger, dit-il. Mlle de Mordreux sortira de cet état par une crise imprévue. Dès qu'elle pourra marcher, il faut qu'elle sorte. L'exercice, la distraction, certaines émotions même, sont, à mon point de vue, les seuls, les meilleurs remèdes.

— Je suis forcé de m'absenter quelques jours, ajouta-t-il, je trouverai à mon retour un des premiers médecins de Paris, qui m'annonce sa visite. S'il n'y a aucune amélioration dans la santé de Mlle Elise, nous nous consulterons, mon ami et moi, sur ce cas étrange.

Bien étrange, en effet, était la situation de cette jeune fille. Si ce n'est lorsque Albert de Montbrun était présent ou bien lorsque son institutrice faisait de la musique, elle paraissait plongée dans les plus profondes rêveries dont les plus douces paroles, les plus tendres caresses de sa mère avaient bien de la peine à l'arracher.

Mme de Mordreux, malgré les affirmations du docteur Bertel, se désespérait et Mr de Montbrun, qui ne pouvait croire pourtant que tant de jeunesse et de beauté pût être tranchée par la mort, se désolait aussi.

Tout était silence et solitude à la pittoresque villa des Sapins, sur laquelle semblait s'étendre comme un voile de deuil.

Un matin le bruit de la mort de Mlle de Mordreux se répandit sur la plage de Roche-Bonne, à Saint-Malo, à Dinard, où depuis le drame de la plage on s'intéressait beaucoup aux dames de la villa des Sapins.

Dans la nuit Mme de Mordreux, dont la chambre ouvrait sur le salon où couchait Elise, qui n'avait plus voulu quitter sa chaise longue, était venue voir sa fille, ainsi qu'elle faisait presque d'heure eu heure. Elle l'avait trouvée inanimée et sans respiration. Elle avait soulevé sa main glacée et cette main était retombée inerte.

Au cri lamentable de la pauvre mère tout le monde de la villa était accouru. Hélas ! il n'était que trop vrai ; Mlle de Mordreux n'était plus.

Dès qu'il fit jour, M. de Montbrun fut mandé à la villa. Albert ne pouvait croire à une mort aussi soudaine. Il accourut avec un reste d'espoir dans le cœur, auquel il lui fallut bien renoncer quand il vit la pauvre morte sur sa couche funèbre, pâle et inanimée.

Mme de Mordreux non plus ne pouvait croire à la mort de sa fille. Elle n'avait pas de larmes. Il lui semblait être la proie d'un rêve atroce dont elle faisait de vains efforts pour sortir.

Albert de Montbrun, debout au pied du lit et les bras croisés, considérait le pâle visage de cette belle jeune fille qu'il avait sauvée et pour le salut de laquelle il eût encore risqué mille fois sa vie, et toutes ses pensées se résumaient dans celle-ci :

— Pauvre Elise, pourquoi t'es-tu envolée au ciel après m'avoir fait entrevoir le bonheur.

(La fin au prochain numéro.)

Il y a des gens qui ont la manie de carotter des consultations aux médecins qu'ils rencontrent dans le monde. Le docteur B... est toujours en garde contre cette exploitation.

Un soir, dans un salon fort élégant, il est abordé par un de ces amateurs de conseils gratuits qui, prenant un détour, lui dit insidieusement :

— Mon cher docteur, un de mes amis intimes est atteint d'une incommodité fort pénible. Quand il a mangé, il souffre ici, et puis ici... Il ressent une vive chaleur, une cuisson...

— Ah !

— Oui ; et puis il tousse ; il tousse, tenez, comme ceci : Ouh ! ouh !.... Que lui conseillerez-vous de prendre ?

Le médecin le regarde fixement et répond d'un ton bref :

— Je lui conseille de prendre une consultation.

Un de nos compatriotes habitant Paris, M. L. Bohren, vient de nous offrir obligamment sa collaboration. Son intention est de nous donner régulièrement, sous le titre : *Fantaisies parisiennes*, une causerie amusante, pour laquelle les mœurs de la grande capitale et les incidents curieux dont elles abondent, lui fourniront une ample moisson. Nous aimons à croire que ce nouvel élément de vie, apporté à notre petite feuille, sera bien accueilli.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs, que M. E. Déverin, à qui nous devons les charmants dessins du voyage de Favay et Grognuz, se propose de publier prochainement un album illustré, ayant pour titre : *Souvenir des cours de répétition* des bataillons du 3^{me} régiment d'infanterie, à Lausanne, en 1881. — Nous reviendrons plus tard sur cette publication, dont le succès ne nous paraît pas douteux.

Le nombre des souscriptions qui nous sont parvenues jusqu'ici est maintenant suffisant pour assurer la publication de la 3^{me} édition du *VOYAGE DE FAVAY ET GROGNUZ*, que nous allons mettre à l'impression. Nous prions en conséquence les personnes qui n'ont pas encore souscrit, de bien vouloir le faire sans retard, afin que nous puissions fixer définitivement le chiffre du tirage.

Cette 3^{me} édition sera augmentée d'un nouveau récit :

Course à Fribourg et à Berne
avec Favay et Grognuz, pendant le *Tir fédéral*.

Prix pour les souscripteurs 1 fr. 20. —

En librairie 1 fr. 50.

Voir le bulletin de souscription à la fin du supplément.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie